

**ARCHÉOLOGIE DE LA PROVINCE  
DE CONSTANTINE.**

BATNA. — EL-KANTARA. — CONSTANTINE. — STORA. — GIGELI.

---

§ 1<sup>er</sup>. — *El-Kantara et Mader.*

Nous devons à M. Cherbonneau, notre honorable vice-président, la communication de la lettre suivante qui lui a été adressée de Batna :

« Monsieur, — La construction de la route de Batna à Biskra permettra de fouiller les nombreuses ruines romaines qui se voient entre ces deux localités.... Le premier coup de pioche a été heureux : entre le pont romain et l'oasis d'El-Kantara, on a découvert une pierre qui formait la partie inférieure d'une sculpture et qui porte l'inscription suivante :

No 1.

M CORNELIVS FAVS

TVS 7 LEG III AVG (1).

» A la partie supérieure de la pierre où ceci est gravé, on voit un scorpion et aussi les extrémités de pattes de chien.

» Si je puis découvrir d'autres épigraphes, je me ferai un plaisir de vous les communiquer.

» Agréez, etc.

» BOISSONNET,

» Adjoint à l'Intendance. »

Une nouvelle lettre du même correspondant, datée du 26 novembre dernier, est ainsi conçue :

« .... Je vous envoie copie de deux nouvelles inscriptions,

---

(1) Voir, p. 475, etc., la traduction de cette épigraphe et des suivantes.  
— *N. de la R.*

l'une d'un centenaire dont j'ai trouvé la tombe à 12 kilomètres au Nord de Batna, à la ferme de M. Chassaing le tueur de lions. Elle était à côté d'une maison romaine se fermant avec une roue de pierre, qui, au moyen de rainures pratiquées dans l'épaisseur du mur, rentrait dans ledit mur en livrant le passage, ou fermait la baie de la porte.

» . . . . Ce qui m'a frappé à Zana (l'ancienne Diana veteranorum), c'est l'épaisseur du mur du fort byzantin : dans sa largeur il comprend trois pierres longues de 75 c. chacune et placées bout à bout, ce qui lui donnait une épaisseur totale de 2 m. 25 c., laquelle défierait la pénétration de l'artillerie la plus perfectionnée. »

Voici les deux inscriptions annoncées plus haut :

## N° 2.

Copié à 6 kilomètres au Sud de l'oasis d'El-Kantara.

IMP CAESAVG  
 OMOP... AN...ONI  
 NOQ FELICE AVG. ERM  
 SARM BRITNN CC P.P.  
 5 FRIB...EX III COS V  
 BVRGVM COMMODI  
 ANVMBFEGILATO  
 RIVMINER.DVAS.VI  
 AS AD SALVE COMME  
 10 ANTIVM NOVATVTE  
 AC INSTIVII. VSSEIA  
 ....VSCORDI.....  
 VSLEG AVGPR PR  
 14 .....A. AGEN

Lettres liées : ME, à la fin de la 9<sup>e</sup> ligne; TI, à la 10<sup>e</sup>.

## N° 3.

Ferme de M. Chassaing, à El-Mader.  
 Double stèle, chacune à sommet arrondi.

A  
D. M. S.  
C. IVL. SE  
VFRVS  
VIX. A,  
CV. MEN  
VESIT  
SI

B  
D. M. S.  
VATIN  
VERNA

A. à la 6<sup>e</sup> ligne et à la 7<sup>e</sup> monogramme paraissant être SI.  
B. à la fin de la 3<sup>e</sup> ligne, NA sont liés.

§ 2<sup>e</sup>. — *Constantine.*

M. Cherbonneau ajoute à l'intéressante communication qu'on vient de lire, l'envoi des quatre inscriptions suivantes, relevées auprès de Constantine, à Coudiat Ati, par M. Antoine, directeur de l'école arabe-française de cette ville.

Sur un cippe en forme d'autel, haut de 40 c. et large de 20 c., dont la partie supérieure forme une espèce de chapiteau à trois rosaces d'où pendent deux guirlandes, on lit :

N<sup>o</sup> 4.

D. M.

SALVIDENIA  
Q. F. MINNA  
ANTIQUAE CAS  
TITATIS FEMINA  
VIX. AN. XXIII.  
H. S. E. O. T. B. Q

Les lettres NA sont liées à la fin de la 5<sup>e</sup> ligne.

N<sup>o</sup> 5.

Sur une pierre arrondie par le haut et dont les dimensions sont de 80 c. sur 60 c. :

Q. DOMITIVS  
ROGATVS  
VIX. AN. LXXV  
H. S. E.

## N° 6.

Sur une pierre fruste, brisée en tous sens:

. . . . .

G. . . . .

VIX. AN. CI

## N° 7.

Sur une autre pierre un peu moins dégradée, mais tout aussi fruste :

C. . . . .

. . . . .

VIX. AN. CI

A l'envoi de ces épigraphes, M. Antoine ajoute la note suivante :

« Sur le Coudiat Ati, à environ 200 m. au Nord de l'endroit où les inscriptions suivantes ont été trouvées, on a découvert une mosaïque superbe ayant à peu près 6 m. 172 de longueur sur 3 m. environ de large.

» Cette mosaïque, fort dégradée d'ailleurs, représente, au milieu de petits paysages, des oiseaux, tels que le paon, d'autres animaux de diverses espèces, comme le lion, le tigre, la panthère, le chameau, l'éléphant, le cerf, etc.

» On y voit aussi un musicien jouant de la lyre, des figures d'enfants, des tortues, des serpents ; puis des palmiers, l'arbre sang de dragon et beaucoup d'autres objets dont le détail m'échappe. Elle est divisée en trois compartiments égaux entourés de grecques (bordures) superbes et recouvre un caveau distribué en dix alcoves funéraires ou enfoncements analogues à ceux de l'hypogée de Praecilius, mais dans lesquelles on n'a trouvé ni sarcophages ni ornements.

» ANTOINE. »

§ 3<sup>e</sup> — *Stora*.

Nous recevons de *Stora* la lettre ci-dessous :

« Monsieur le président, — Je vous adresse ci-joint l'estampage d'une épitaphe que j'ai trouvée dans mon jardin, à quelques cen-

limètres de la surface du sol, et que je vais envoyer au musée archéologique de Philippeville.

» On y lit très-facilement :

N° 8.

D. M. S.  
CORNELIVS  
RESTVTVS  
V. A. IIII  
H. S. E.

» Sauf la dernière ligne, qui est légèrement détériorée, le reste de l'épigraphie est en parfait état de conservation : les lettres semblent tracées tout récemment, et on distingue même très-bien la réglure faite par le graveur pour arriver à placer ses lettres en ligne droite.

» Cette inscription, comme toutes celles que l'on trouve dans notre localité, est en marbre blanc ; elle a 20 c. de haut sur 25 c. de largeur et 10 c. d'épaisseur.

» Trois côtés sont simplement dégrossis ; le 4<sup>e</sup> a été brisé de façon à détruire la partie inférieure de la dernière ligne, celle qui contient la formule H. S. E.

» Agréez, etc.

» LOUIS GRÉMILLY,  
Adjoint spécial à Stora. »

#### § 4. Gigeli.

Nous recevons de Gigeli la lettre suivante datée du 26 novembre courant :

« Je vous adresse, sous forme de notes, des renseignements promis ou demandés, mes loisirs trop courts ne me permettant pas d'entreprendre une rédaction vraiment complète. Voici, donc :

» 1<sup>o</sup> *Sur le Ksar.* — Envoi d'un plan des environs de Gigeli où ledit Ksar est indiqué par la lettre B ; d'un lever, ou plutôt, d'un croquis à vue, que j'ai pris de la position : enfin, du lever des ruines dudit Ksar, qui pourrait être le Castellum Victoriae, à moins que celui-ci doive être placé à Saint-Ferdinand même.

(près du point A) où se trouvent encore des vestiges de ruines romaines.

« Les deux positions A et B sont militaires, surtout en ayant égard à la manière dont la guerre pouvait se faire dans l'antiquité.

» La position B est remarquable par le fait de l'occupation d'un piton dominant la voie antique de Gigeli à Salde et, en même temps, un col avec sentier et passage facile rejoignant cette voie et contournant la position.

» Celle de Saint-Ferdinand n'est pas moins militaire; car elle commande la gorge des Beni Kaïd et les approches de la ville.

» Un autre motif d'hésitation entre les positions A et B, c'est la nature même de la pierre en question, celle qui porte notre inscription : elle est en grès rouge d'une densité d'environ 2 m. 40 c., ce qui, en raison des dimensions du bloc dont il s'agit, élève son poids à 340 k. à peu près. On pourrait donc admettre, avec assez de probabilité, que cette pierre a été taillée dans les carrières de grès rouge de Saint-Ferdinand et que certaines difficultés de transport (ne fût-ce que son poids) ont empêché de la mettre en place au point B.

« Mais il se trouve à ce point B des carrières de grès rouge identiques à celle de Saint-Ferdinand, ce qui me paraît augmenter la difficulté d'affirmer l'origine de notre épigraphe, du moins en cherchant dans le sens que je vous indique.

» Je crois donc rester tout simplement dans les limites de la prudence en continuant d'hésiter entre Saint-Ferdinand et le Ksar.

» 2<sup>o</sup> *Sur l'inscription de borne milliaire.* — En réponse à la question posée à la page 414 du onzième volume de la Revue Africaine (n<sup>o</sup> 65), je dis : Le fragment que j'ai estampé chez M. Carnet, a été trouvé rue de Normandie, rue parallèle à la rue Vivonne qui est la principale de la nouvelle ville, et, à l'ouest de celle-ci, passant derrière le commissariat civil et le cercle militaire; et, par suite, à 500 ou 600 mètres du centre de la place Louis XIV (qui représente à peu près le milieu de l'antique Igilgili).

» On régularisait cette rue en comblant un fossé d'environ 2 mètres de profondeur, quand la pluie, enlevant la partie superficielle des alluvions, a découvert le fragment de pierre qui nous occupe, non pas dans le fossé mais sur son bord.

» J'ajoute à ces renseignements les détails suivants sur le Ksar dont vous avez un croquis sous les yeux.

#### Détail sur les ruines du Ksar.

(Suit un 2<sup>e</sup> croquis)

Sa longueur et sa largeur sont de 18 m. sur 11 m. 50 c., dans œuvre. L'épaisseur des murs est de 0 m. 50 c., sauf dans la moitié orientale de la paroi N.-O., celle qui regarde du côté de la mer (A—B), où elle est de 0 m. 70 c.

La construction est en pierres de taille (grès rouge), sans aucun emploi de mortier ; la dimension des blocs varie entre 0 m. 78 c. et 0 m. 50 c.

Une fouille de 1 m. 50 c. faite devant une espèce de seuil de porte (D) a fait rencontrer le blocage et, à 1 m. 50 c. l'origine des libages de fondation.

Le dallage antique se retrouve à environ 0 m. 30 c. sous les alluvions : il présente 0 m. 20 de blocage inférieur, plus 0 m. 10 c. de béton superficiel de briques.

Ces ruines, situées en face de la pointe Aciat, dominaient la voie antique de Gigeli à Salde, voie qui diffère à peine de la route actuelle.

Faisons remarquer ici que sur le premier croquis, celui d'ensemble, le point B, qui indique le Ksar, a été placé trop loin du rivage. Par le fait, si de ce point B on regarde vers le nord, on rencontre la route à environ 150 mètres, et dans cette direction la route n'est pas éloignée de plus de 40 ou 60 mètres de la plage. Il faut donc corriger ledit croquis sur ce point.

Il est à remarquer qu'un sentier partant de la route du littoral, puis contournant par le sud le mamelon où s'élève le Ksar pour venir se rattacher à cette route lui font comme un chemin de ceinture. Quoique les montagnes s'escarpent de plus en plus dans la direction du midi, le col que traverse de ce côté ledit chemin de ceinture offre un passage facile.

REMARQUES DE LA RÉDACTION SUR LES COMMUNICATIONS  
PRÉCÉDENTES.

§ 1<sup>er</sup>. *El-Kantara et Mader.*

L'inscription n<sup>o</sup> 1, relevée par M. Boissonnet, entre l'oasis d'*El-Kantara* et le pont romain dont cette oasis a pris son nom, est en elle-même d'une traduction très-facile, puisqu'elle ne contient que cette simple énonciation :

Marcus Cornelius Faustus,  
centurio Legionis tertiæ Augustæ.

Soit, « Marcus Cornelius Faustus, centurion de la 3<sup>e</sup> Légion Auguste. »

Ceux de nos lecteurs qui n'ont pas la pratique de l'épigraphie romaine s'étonneront, sans doute, de nous voir exprimer par le mot *centurio* un signe qui, pour eux, est tout simplement le chiffre 7. Nous devons donc les avertir que ce signe n'a, dans l'inscription dont il s'agit, aucune valeur numérique et que c'est seulement à cause d'une analogie de forme, et faute d'un type spécial qui manque à la typographie algérienne, que nous l'avons choisi pour représenter le *vitis*, ou *cep* de vigne, qui, sur les inscriptions antiques, indique le grade de *centurion*. Et cela parce que ces officiers en avaient toujours un dans la main droite, afin de châtier, séance tenante, les soldats qui commettaient quelque faute.

De là, le *cep* de vigne est devenu le symbole populaire du centurion et le synonyme de son nom sur les épigraphes. C'est comme si nous représentions l'expression « Maréchal de France » par le bâton de commandement qui est l'insigne de ce grade suprême. Par extension, le *cep* est aussi employé pour représenter le mot *centuria*.

Il est plus facile de traduire l'inscription du centurion Faustus que d'expliquer les sculptures énigmatiques qui l'accompagnent.

La première pensée est d'y voir un ex-voto ; mais on est obligé de l'abandonner, quand on réfléchit qu'il y manque, en tête, la mention de la divinité à laquelle le vœu eût été fait ; et,

à la fin, la formule si connue qui s'exprimait abrégativement par les initiales V. S. L. A. (*votum solvit libens animi*) qui annonce que le vœu a été accompli volontiers.

Il n'y a pas moyen de supposer que ces deux formules, qui forment l'une la première et l'autre la dernière ligne de ce genre de documents épigraphiques, ont disparu par suite de brisures de la pierre, car les sculptures qui se trouvent sur la face supérieure prouvent que le monument est intact à cet endroit, de même que le croquis envoyé par M. Boissonnet indique clairement que le bas est aussi resté dans l'état primitif.

Nous saisissons cette occasion de rappeler à nos correspondants qu'ils ne sauraient être trop minutieux dans le signalement des sculptures et inscriptions dont ils veulent bien nous envoyer des copies ou des dessins. Nous ne cesserons de leur répéter : Des estampages, autant que possible, pour les unes, et des représentations graphiques exactes *avec mesures*, pour les autres. Car, même avec ces conditions favorables, il restera bien assez de pierres d'achoppement sur la route du commentateur qui entreprendra de les expliquer.

Mais arrivons à nos sculptures.

Elles se bornent à un scorpion placé dans l'angle de gauche et marchant vers la droite en diagonale; puis aux quatre pattes d'un chien allant à gauche, c'est-à-dire au devant du scorpion.

Cette représentation d'un animal par ses membres inférieurs nous rappelle des ex-voto où deux paires de pieds tournés en sens contraire indiquent le *felix itus et reditus*, l'heureux aller et retour d'un militaire ou d'un voyageur reconnaissants envers le Dieu qu'ils croient les avoir protégés, l'un dans ses campagnes, l'autre dans ses voyages. On en trouve un exemple à la page 448 du 2<sup>e</sup> volume de cette Revue, dans un ex-voto ainsi libellé : « Sanctuaire à Pallas Auguste. Emilius Félix a accompli volontiers son vœu » Puis, au-dessus de cette épigraphe sont deux paires de pieds placés à contre-pointes.

Quant aux pattes de chien et au scorpion de notre monument, le silence de l'inscription sur sa destination réelle nous laisse dans l'embarras pour leur assigner une signification. Si quelque circonstance nous eût autorisé à voir ici un ex-voto, nous pour-

rions supposer que le chien aurait préservé son maître de quelque scorpion qui allait le blesser, et que le maître, par reconnaissance, aurait, etc., etc. Mais comme le point de départ de notre hypothèse n'est nullement assuré, mieux vaut nous en tenir à ce qui précède.

La très-importante inscription n° 2 nous semble pouvoir se rétablir dans la forme ci-dessous, où les parties que nous n'avons pas pu interpréter avec certitude sont marquées en caractères italiques :

IMP. CAES. M. AVR.  
 COMMODO ANTONI —  
 NO PIO FELICE AVG. GER.  
 SARM. BRITANNICO P. P.  
 5 TRIB. POT. XIII COS. V.  
 BVRGVM COMMODIA —  
 NVM *BFE*CI *LATO* —  
*RIVM* INTER DVAS VI —  
 AS AD SALVE COMME —  
 10 ANTIVM NOVA TVTE —  
 AC INSTIT. VIBIVS SEIE  
 . . . . VS CORDI. . . . .  
 VS LEG. AVG. PR. PR.  
 14 . . . . A *AGEN*

On conçoit que nous ne hasardions pas une traduction en règle d'un document dont nous n'avons pu restituer toutes les parties et que nous nous bornions à en dégager le sens général, qui nous paraît être celui-ci :

« Sous le règne de l'Empereur César Marc-Aurèle-Commode-Antonin, pieux, heureux, auguste, germanique, sarmatique, britannique, père de la patrie; dans l'année de son 13<sup>e</sup> tribu-  
 nat et sous son 5<sup>e</sup> consulat, — le fort Commodien... (1) a été  
 établi entre deux routes pour la sécurité des voyageurs à qui il

---

(1) Il y a certainement ici une épithète dans le genre de celle du *Burgus centanarius* dont il a été question jadis dans cette Revue.

assure une nouvelle protection, par Vibius, Seie. . . us Cordi. . . us, légat d'Auguste, propréteur . . . »

Nous ne nous arrêterons pas à définir ce que c'était qu'un *Burgus*, ce diminutif du Castellum, lequel l'était lui-même du Castrum, et nous renvoyons, pour plus amples explications sur la matière, à notre article *Burgus centenarius* inséré au 5<sup>e</sup> vol. de cette Revue, page 184, etc.

Les dates, consulaire et tribunitienne, exprimées dans cette inscription, la font remonter à 188 de J. C. C'est précisément dans cette année que Commode prétendit avoir l'intention de passer en Afrique et obtint sous ce prétexte des subsides considérables. Mais pendant que le peuple faisait des vœux solennels pour son heureux retour, il dissipait l'argent reçu, en jeux de hasard, festins, etc., et ne bougeait pas de Rome.

Si l'on se rappelle que, sous le règne de Marc Aurèle, les indigènes d'Afrique s'émancipèrent jusqu'à mettre l'Espagne au pillage, on pourra supposer avec quelque vraisemblance qu'ils ne témoignèrent pas plus de respect pour l'autorité de Commode, souverain si méprisable par lui-même et si insoucieux des intérêts de l'Empire.

Comme dans ces sortes de troubles les nomades étaient toujours les premiers et les derniers au pillage, il est probable que l'érection du *Burgus Commodianus* fut une création très-opportune pour les colons romains de l'oasis voisine.

La distance de 6 kilomètres au sud d'El-Kantara, assignée par M. Boissonnet au gisement de la pierre où il a relevé l'inscription, amène entre le Djebel-Kteuf et le *Tenia*, ou col, des Oulad-Moussa. Quant aux deux routes dont le Burgus protégeait le parcours, faute de renseignements topographiques plus précis, nous pouvons seulement conjecturer que l'une est le grand chemin actuel d'El-Kantara à Biskra et l'autre un sentier arabe parallèle, qui contourne le Djebel Kteuf par le côté occidental, pour conduire aussi à Biskra.

Si M. Boissonnet veut bien recueillir les indications précises auxquelles nous venons de faire allusion, s'il peut y joindre l'envoi d'un ou même de plusieurs estampages de l'inscription, il mettra le comble au service qu'il vient de rendre à la science

en faisant connaître un document qui mérite bien qu'on s'efforce de l'élucider complètement.

La pierre tumulaire n° 3 comprend deux épitaphes que nous coterons A et B :

A. Diis Manibus Sacrum, Caius Julius Severus vixit annis centum et quinque, mensibus quinque. Hic situs est. « Sanctuaire aux dieux mânes. Caius Julius a vécu 105 ans et cinq mois. Il git ici. »

B. Diis Manibus Sacrum. Vatin, Verna. « Sanctuaire aux dieux mânes. Vatin, esclave né dans la famille. »

On a déjà dit que ces deux épitaphes sont en regard sur la même pierre. L'esclave Vatin était sans doute vivant quand on les a gravées, puisqu'aucun âge ne lui est assigné et que nulle formule funéraire ne figure à la suite de son nom. Les lettres S I des 6<sup>e</sup> et 7<sup>e</sup> lignes de l'épitaphe A sont représentées, dans la copie de M. Boissonet, par deux signes S et I liés, ayant quelque analogie avec un oméga majuscule.

Nous ne mentionnons ici que pour mémoire une autre inscription envoyée également par M. Boissonet et qui est une dédicace à Publius Julius Junianus Martialianus, parce que M. Léon Renier l'a donnée déjà, sous le n° 95, dans ses *Inscriptions romaines de l'Algérie*; et que même, dès l'année 1851, ce savant l'avait traduite et commentée dans la *Revue Archéologique* (2<sup>e</sup> semestre de 1851, p. 492, etc., *Notes d'un voyage archéologique au pied de l'Aurès*).

### ‡ 2<sup>e</sup> Constantine (Coudiat Ati).

L'inscription n° 4, trouvée à Coudiat Ati par M. Antoine, ainsi que les trois qui la suivent, se développe et s'interprète ainsi :

Dis manibus.

Salvidenia,

Quinti filia, Minna,

antiquae cas —

titatis femina,

vixit annis viginti tribus.

Hic sita est, ossa tua bene quiescant!

« Aux Dieux mânes. Salvidenia, fille de Quintus, [surnommée] Minna, femme d'une chasteté antique, a vécu vingt-trois ans. Elle git ici. Que ses os reposent bien !

Ce brevet de chasteté *antique*, décerné à une jeune fille, morte bien avant la période qu'un célèbre romancier déclare être la plus difficile de la vie féminine, n'est pas flatteur pour ses contemporaines et laisse supposer qu'à l'époque où ce compliment fut gravé, la vertu des femmes était du domaine de l'histoire ancienne.

Le n° 5, épitaphe d'un Quintus Domitius Rogatus, qui a vécu 75 ans, ne donne lieu à aucune observation, si ce n'est que ce septuagénaire, malgré son âge respectable, a l'air d'être mort bien prématurément, en comparaison de ses voisins des nos 6 et 7 qui sont arrivés jusqu'à cent-un ans !

Singulière coïncidence, par parenthèse, que deux pierres tumulaires déterrées au hasard en un même endroit, et qui se trouvent appartenir à des centenaires, tous deux exactement de même âge.

Heureuse Numidie qui fournit de si nombreux exemples de longévité ! Salluste, dès les premiers temps de l'occupation romaine, remarquait déjà que dans ce pays, privilégié sous ce rapport, à moins d'être atteint par la dent des bêtes féroces ou par le fer de l'ennemi, on ne mourait guère que de vieillesse. L'épigraphie tumulaire prouve bien qu'il a dit vrai. C'est d'un heureux augure pour nos colons, qui viennent y reprendre une œuvre de civilisation interrompue depuis tant siècles.

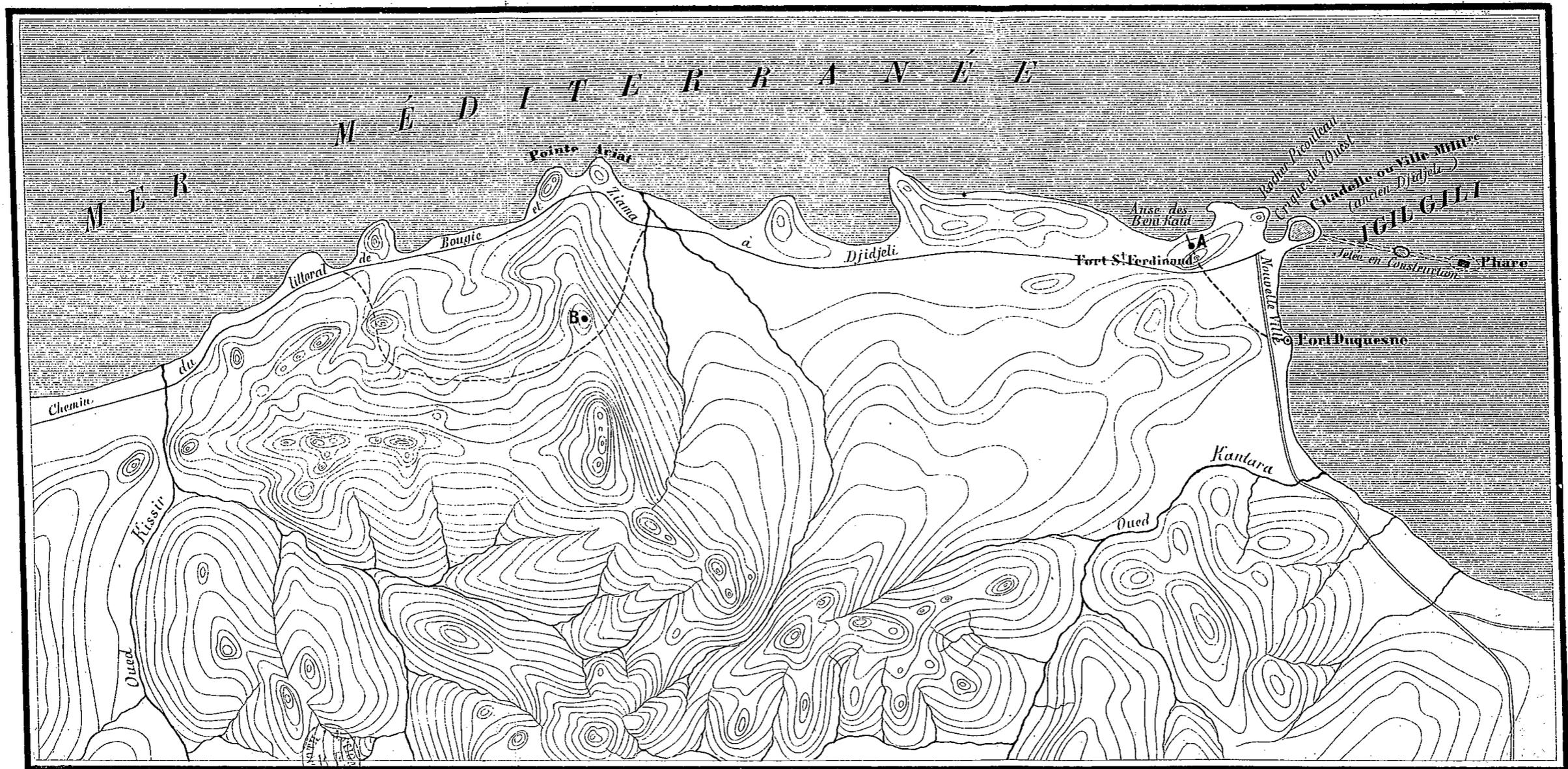
### § 3<sup>e</sup>. — Stora.

Le n° 8, épitaphe envoyée par M. Grémilly, à qui la *Revue* doit déjà plusieurs intéressantes communications, est celle de Cornelius Restutus qui vécut 4 ans.

*Restutus* n'est pas, comme on serait tenté de le croire, une faute du graveur-antique qui l'aurait mis pour *Restitutus*. C'est une syncope, ou contraction de ce nom propre, très-usitée parmi les Romains.

A la remarque, faite par M. Grémilly, que toutes les inscriptions antiques de sa localité sont gravées sur marbre blanc,

# CROQUIS DES ENVIRONS DE DJIDJELI.



Lith. Bastide, Alger.

E. Corny.

## LÉGENDE

- **A** Point où a été trouvée l'inscription faisant mention du Castellum Victoriae.
  - **B** Ruines Romaines d'un Ksar paraissant être le Castellum Victoriae.
- Nouvelle Ville, Anparavan. : Plaine des Ruines.

Echelle de 0<sup>m</sup>,001 pour 50<sup>m</sup>,00 ( $\frac{1}{50,000}$ )

ajoutons que ce luxe était facile et peu coûteux pour les colons de *Rusicade*, grâce aux belles et abondantes carrières du Filfela, situées presque à leurs portes, avantage qui subsiste, au reste, pour leurs successeurs dans le même endroit.

§ 4<sup>e</sup>. — *Gigeli*.

Après une étude attentive des croquis envoyés par M. le capitaine Bugnot et des explications qui les accompagnent, et surtout en présence de cette circonstance, qu'il y a encore des ruines romaines à Saint-Ferdinand, quoique peu considérables, — c'est-à-dire à l'endroit même où l'inscription du *Castellum victoriae* a été rencontrée, — l'hésitation redoublerait, en ce qui concerne le gisement à lui assigner, si une particularité très-importante ne tendait à éliminer l'hypothèse de l'existence de cette fortification presque aux portes d'Igilgili.

En effet, il est impossible d'admettre qu'une colonie romaine fût limitée à un territoire aussi exigü que l'eût été celui des Igilgilitains, si le Château de la Victoire se trouvait auprès du fort saint-Ferdinand. Comme, d'après l'inscription, le terrain des Zimizes commençait à 500 pas de là, soit environ 740 mètres, les colons auraient été singulièrement resserrés du côté de l'Ouest.

Cependant, comme si, dans cette question, on ne devait échapper à une difficulté que pour retomber aussitôt dans une autre, l'adoption du *Ksar*, comme ruine du Château de la Victoire, oblige logiquement à prolonger d'autant vers l'Ouest de Gigeli le territoire des Zimizes, puisque ce château était une enclave sur leur terrain. Or, la table de Peutinger place cette peuplade juste entre Rusicade et Gigeli, c'est-à-dire à l'Est de cette dernière ville (1).

Mais — objectera quelque lecteur ferré sur la poliorcétique, — le Ksar en question n'a aucun flanquement, pas la plus légère trace de tour ronde ou carrée, ce qui est absolument

---

(1) Faisons toutefois nos réserves sur la manière dont les localités sont placées sur la carte de Peutinger; nous aurons encore l'occasion d'y revenir un peu plus loin.

contraire aux principes préconisés par Végèce, qui ne veut pas qu'une place se développe extérieurement sur des lignes continues qu'aucune saillie ne vient interrompre, parce que, selon lui, cela facilite aux béliers le moyen de battre en brèche. Donc, votre ksar sans flanquements n'est pas un édifice militaire.

Nous répondons à cela que ce ksar n'a qu'un très-faible développement de courtines (62<sup>m</sup>), et que, d'ailleurs, certains passages des commentaires de César prouvent que les Romains ont connu le système des *hourds*, ces ouvrages en charpente que l'on dressait, au besoin, sur les courtines et sur les tours en pierre, d'où ils surplombaient le pied du rempart, improvisant des flanquements là où il n'y en avait point ou donnant plus d'extension à ceux qui existaient, par la forte saillie qu'ils faisaient sur la campagne, au très-grand avantage de la défense.

Si l'on désire en apprendre plus long sur ce curieux système, on en trouvera tous les détails dans l'excellent dictionnaire d'architecture de M. Viollet-Le-Duc, aux mots *Hourd* et *architecture militaire*.

En somme, échauguettes, machicoulis et flanquements pouvaient s'improviser facilement en charpente, dans un moment de nécessité au sommet d'une solide courtine percée des ouvertures convenables pour recevoir des échaffaudages volants. Cela était surtout facile et efficace dans ce pays où les Indigènes d'alors n'avaient pas plus de machines de guerre que ceux de nos jours. Nous qui avons vu si souvent de si étranges exemples de l'impuissance des Africains d'à présent contre les plus faibles murailles, nous ne devons pas avoir de peine à comprendre tout cela.

Végèce et ses prescriptions ont donc pu être mis jadis de côté sans inconvénient, comme nous pourrions aussi nous permettre ici, sans péril, quelques infractions aux recommandations de Vauban, etc.

Après avoir exposé et discuté les deux hypothèses relatives à l'emplacement du Castellum Victoriae, nous imiterons la prudence très-bien entendue de M. le capitaine Bugnot et nous nous abstiendrons encore de conclure.

D'abord, la question ne nous paraît pas suffisamment étudiée :

on l'a élucidée assez complètement, il est vrai, en ce qui concerne le terrain à l'ouest de Gigeli, mais celui de l'est n'a pas été touché, et c'est pourtant ce côté qui sollicite le plus l'attention, car nous pouvons espérer d'y rencontrer à la fois la solution relative au Castellum et à la borne milliaire. Pour mieux faire saisir notre pensée, rappelons que l'unique document topographique ancien qui place les Zimizes, les met entre Rusicade et Igilgili, à l'est de cette dernière colonie; dès lors, il paraît naturel de penser que leur territoire s'arrêtait du côté de l'occident à celui des Igilgilitains.

Quant à la fin de non-recevoir basée sur l'absence de ruines le long du littoral de Gigeli à l'Oued el-Kebir où était la colonie de Tucca, on est peu porté à l'admettre, attendu qu'entre deux centres de population d'une certaine importance, il devait bien se rencontrer quelques établissements intermédiaires, villages, hameaux, fermes, etc., dont il doit exister encore quelques traces.

D'ailleurs, nous nous trouvons, quant à ce fait, en présence de deux assertions contradictoires; car si le bureau arabe dit aujourd'hui qu'il n'y a pas de ruines romaines à l'embouchure de l'Oued Nil, on nous a dit le contraire en 1858, époque où nous trouvant à Gigeli, nous avons eu communication d'un registre appartenant à ce même bureau arabe et où nous avons copié cette mention, sinon littéralement, au moins par analyse :

« Les ruines de Konnar sont à mi-chemin (entre Gigeli et  
 » l'Oued-el-Kebir), chez les Beni-Maameur, près de l'Oued Nil.  
 » De Konnar, part une route muletière qui va chez les Oulad  
 » Khelas. »

Nous avons déjà tant abusé de la complaisance de M. le capitaine Bugnot que nous osons à peine lui demander de faire pour cette région orientale ce qu'il a si bien exécuté pour le côté de l'ouest, comme l'attestent les intéressants croquis qu'on lui doit et la légende qui les accompagne.

Outre les questions qui se rapportent au Castellum et au milliaire, il y a du côté que nous lui recommandons, un fleuve qui fut une frontière, non-seulement d'états, mais de peuplades, dès les temps les plus reculés, l'Ampsaga aujourd'hui appelé

Oued el-Kebir. Il y a, à l'embouchure même de ce fleuve, les restes de la cité la plus orientale de la Mauritanie sur le littoral, les ruines de Merdja, faibles vestiges d'une ville, peu considérable, d'ailleurs, en elle-même puisque Pline l'appelle seulement « *Oppidum* » en ajoutant : « *Tucca*, impositum mari et flumini Ampsagae. »

La Table de Peutinger mentionne également *Tucca*, mais en le plaçant à un endroit qui paraît d'abord bien différent de celui que Pline indique. Car, à la fin de la première des cinq bandes qui composent ce document, et passablement loin du littoral, on trouve cette désignation : « *Tucca*, fines Africae et Mauritaniae. » Puis, les indications itinéraires qui accompagnent cette mention et la direction de la route où ce *Tucca* figure le placent à 85 milles romains de Sétif dans la direction du littoral.

Or, ces 85 milles, expression de la distance développée, étant ramenés à une ligne droite, ne donnent plus que 68 milles ; et il y en a 66, en réalité, à vol d'oiseau entre Sétif et l'embouchure de l'Oued el-Kebir. De sorte que ce qui semblait au premier aspect un désaccord complet, offre au contraire une remarquable coïncidence.

Si notre honorable correspondant de Gigeli a l'occasion de faire l'exploration à laquelle la science le convie, il y trouvera les moyens d'ajouter aux bons services qu'il a déjà rendus à l'archéologie africaine.

A. BERBRUGGER.